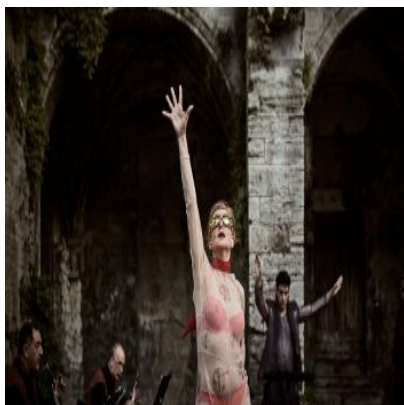




[VU] Juana ficci et La Ribot et Asier Puga : Noir, c'est noir

Description

Décrite comme une performance brute *Juana ficci* est en fait rude, éprouvante, opaque jusqu'à tendre vers une beauté infinie. Un ovni à recevoir les bras ouverts.

Cette rencontre entre deux reines, Jeanne Ire de Castille, reine légitime d'Espagne et la grande artiste performeuse madrilène La Ribot s'annonçait excitante, elle en a horripilé, dérouté plus d'un sans les convaincre. Mais est-ce que La Ribot cherche à séduire le public ? Est-ce là que se situe son expression performative ?

Il manquerait un propos à *Juana ficci* si l'intention de l'artiste était de nous donner une direction à suivre, or telles ses traversées de plateau avec son acolyte danseur et comédien Juan Lorient, dans des courses folles ou en vilo, elle ne suit aucune trajectoire directe, elle fait des boucles avec des nœuds jusqu'à tisser l'indicible.

La première partie met en attente, il y a ce merveilleux ensemble vocal, un chœur polyphonique et l'Orchestre de chambre de Saragosse. Et le chef Asier Puga, costume en tulle transparent et lunettes futuristes, qui contribue à la radicalité poétique de cette ouverture. Intéressé par l'expression contemporaine de la musique, le répertoire vocal, lyrique, symphonique, Asier Puga offre une prestation très fine, très sensible, une musique baroque expérimentale augmentée par le chant des tourneaux survolant le Cloître.

Tourné vers les arts plastiques, Maria Ribot aborde son sujet via de multiples images fortes. Ou futil à l'instar de ce couronnement de pacotille, une cagoule faisant majesté, une paire de chaussures à hauts talons rouge sang, pouvoir. S'ensuit un défilé d'appareils, que la reine consacre et rejette tour à tour. Avant son propre rejet définitif.

Des images emplies de références et somme toute très cinématographiques où s'invitent le chapeau cloche de Jeanne Moreau dans *Journal d'une femme de chambre* de Bunuel, l'inquietant homme en noir errant des films des années cinquante ; peu importe la référence, la performance est terrain d'interrogations multiples. La danse statique de La Ribot debout sur son tabouret, démarquée en de foisonnants saluts façon Elisabeth II, devient frénétique, gestuellement désordonnée, identique à un esprit qui se trouble. Servie par une musique electro punk. Une ombre noire, plus terreur qu'homme la suit. La bascule se fait lors de la mini pause. Une vidéo interlude que chacun doit visionner sur son

tÃ©lÃ©phone Ã la tombÃ©e de la nuit. La Ribot y danse, Ã lâ??Ã©cran des gros plans dÃ©taillÃ©s de son corps en mouvement. Cette vidÃ©o donne le top.

Invisibiliser pour Ã©carter du pouvoir

La cour du CloÃ®tre des CÃ©lestins est un Ã©crin qui se prÃªte aux fulgurances. Les murs historiques, les arcades, les deux platanes majestueux oÃ¹ tant de cÃ©lÃ©bres mains se sont posÃ©es. Certaines prestations qui se sont produites dans ce lieu magique restent Ã jamais ancrÃ©es en nous. *After Sun* de Rodrigo GarcÃa (2002) fait partie de celle-lÃ . Un flot de nourritures se dÃ©versait des arcades sur la scÃ¨ne et lâ??un des deux comÃ©diens nÃª??Ã©tait autre que Juan Lorient. Un retour dans les lieux moins fracassant, plus obscur, tout autant troublant en version valet de cÃ©ur de sa reine. Durant une chevauchÃ©e commune, elle chute. Les phares rouges des vÃ©los marquent lâ??urgence. La gerbe de fleurs dÃ©posÃ©e sur son corps, la mort.

DÃ©s lors il nÃª??y aura plus que Ã§a : lâ??installation funÃ¨bre.

Un rituel Ã©laborÃ© : une des mains de la Reine posÃ©e sur la pierre tenant un archet, des oranges coupÃ©es en deux sont disposÃ©es sur le corps de la morte. LÃ??homme dÃ©ploie un tissu noir qui semble dÃ©limiter le corps, jusquÃ©Ã le rÃ©trÃ©cir. En guise de toilette mortuaire, cÃª??est une peinture noire qui se met Ã recouvrir la forme inerte des pieds Ã la tÃªte.

Ce que certains pourraient prendre pour une forme performative ringarde des annÃ©es quatre-vingt tout en postures et ultra symbolisme est en fait une forme puissante excluant le narratif, pressant lâ??image jusquÃ©Ã la limite de son Ã©vocation. Rassemblant fond et esthÃ©tique dans un moment unique, imprimant sur la rÃ©tine lâ??intention ultime de lâ??artiste, le propos ramassÃ© en une vision : la disparition.

Tout est minutÃ© de maniÃ¨re extrÃªmement rigoureuse pour donner cet effet visuel incroyable dÃª??un corps happÃ© par le noir, escamotÃ© aux regards. Le corps sÃª??efface, disparaît, telle lâ??existence de Jeanne recluse 46 ans dans le noir dÃª??une institution et les mÃ©andres de lâ??histoire.

Ã? jamais Jeanne

Quoi que ce spectacle ait pu produire sur le public une image reste et perdure dans nos esprits pour longtemps. Une image Ã©pinglÃ©e au mur des souvenirs, une image rÃ©fÃ©rence, qui lie Ã jamais un spectacle et un artiste. Dans des semaines, des annÃ©es lorsque le nom de La Ribot sera prononcÃ©, ce sera cette image-lÃ qui sÃª??imposera. Une Ã©vidence plutÃ´t quÃª??une rÃ©miniscence, la sublimation dÃª??un moment pur, intact qui perdure. Une fraction temporelle oÃ¹ tout est en suspension, le cÃ©ur, la raison, le public en sidÃ©ration.

La fracture qui divise ce spectacle sÃª??unifie dans la curiositÃ© quÃª??elle succite au-delÃ de toutes rÃ©sistances, rÃ©ticences, rejets. Peu Ã peu le public vient voir sur scÃ¨ne lâ??Ã©tat du noir, le photographier, le scruter.

Pourquoi ? Essayer de comprendre ? Par acte voyeur ? Pour emporter un peu de lâ??argent investi dans lâ??achat dÃª??une place et surplomber la dÃ©ception ? IndÃ©niablement par curiositÃ©, celle des histoires sombres de lâ??histoire. Choisir sa place face aux Ã©vÃ©nements.

La Ribot et ses complices nous secouent jusquÃ©Ã faire sortir la beautÃ© du noir, extirper la chair de lâ??Ã¢me, faire hommage aux disparus Ã grands bruits de sublimation du lyrisme.

Jeanne tu es !

Marie Anezin

Cr dit photo : Â©Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

GÃ©nÃ©rique

Juana ficci n a t vu lors de la 78e dition du Festival d'Avignon au Clo tre des Celestins.

Avec La Ribot, Juan Lorienté / **et** Emilio Ferrando (clarinette), Fernando GÃmez (flÃte), Xavier Olivar (alto), Joan GermÃn Oliveros (saxophone), VÃctor Parra (violon), Juan Carlos Segura (synthÃtiseur), Zsolt G. Tottzer (violoncelle), le chÅur polyphonique Schola Cantorum Paradisi Portae: Marcos Castrillo Sampedro (tÅnor), Alberto Cebolla Royo (baryton), RubÃn Larrea PerÃlvarez (alto), Alberto Palacios Guardia (tÅnor) / **Conception** La Ribot, Asier Puga / **ChorÃgraphie et mise en scÅne** La Ribot / **Dramaturgie** Jaime Conde Salazar / **Direction musicale** Asier Puga / **Arrangements, composition originale et musique Ålectronique** IÃaki Estrada / **Espace sonore et musique Ålectronique** Ålvvaro MartÃn Alexander Agricola, Ålvvaro MartÃn, Johannes Ockeghem, Josquin des PrÃs, Pierre de la Rue / **Musique** Alexander Agricola, Johannes Ockeghem, Josquin des PrÃs, Pierre de la Rue / **LumiÅre** Eric Wurtz / **CrÃation des costumes** Elvira Grau / **Confection des costumes** Elvira Grau, Marion Schmid / **Consultation en musicologie** Alberto Cebolla / **Direction technique** Marie PrÃcoud

CATEGORY

1. Festival d'Avignon
2. IN
3. Les retours

POST TAG

1. Asier Puga
2. Juana ficciÃ³n
3. La Ribot

Categorie

1. Festival d'Avignon
2. IN
3. Les retours

date crÃ©Ã©e

2024/07/11

Auteur

marie-anezin